

Société d'histoire du protestantisme franco-québécois

60

BULLETIN

JUIN 2018

2003



15 ANS

à préserver la mémoire des franco-protestants au Québec

2018

Notre Société fête cette année ses quinze ans d'existence. Nous voulons profiter de cette occasion pour jeter un regard rétrospectif sur ses activités tout en nous interrogeant à la fin sur le chemin qui reste à parcourir.

Sa naissance

La Société d'histoire du protestantisme français au Québec, comme elle s'appelait au début, a vu le jour le 6 juin 2003 à l'église Saint-Luc à Montréal. Elle visait d'abord les amateurs d'histoire. Après la Société des Archives du Protestantisme français au Canada créée en 1915, qui n'a finalement conservé que quelques documents anciens, et la Société de l'histoire du protestantisme français au Canada, qui a duré de 1938 à 1950 et dont le journal *L'Aurore* a publié quelques-uns des textes, notre Société a été celle qui a duré le plus longtemps et a été la plus active, notamment par ses publications. Elle a légèrement modifié son nom en septembre 2006 pour parler du «protestantisme franco-québécois» afin d'éviter la ressemblance avec la Société française [voir les *Bulletins* (B) 13 et 14]. Parmi ses membres fondateurs, on trouvait ceux qui avaient lancé précédemment une initiative heureuse portant



Première rencontre menant à la fondation de la Société en 2003, dans les locaux de l'église presbytérienne Saint-Luc à Montréal

rait rejoindre en décembre 2003 (B 2). Des adhérents ne se réinscrivaient pas pour diverses raisons, les activités de notre Société étant sans doute en deçà de leurs attentes ou d'autres, même membres du Bureau, étant accaparés par une tâche professionnelle qui les en éloignait. Nous ne rejoignons que peu d'historiens, notre genre de société ayant plutôt été considéré comme une activité de loisirs.

Des liens avec d'autres sociétés

Dès ses débuts, la Société a tissé des liens avec d'autres sociétés du même genre. Son adhésion à la Fédération des Sociétés d'histoire (plus tard Histoire Québec) a été une première façon de marquer son existence, bien qu'il ait fallu la suspendre par la suite, faute de fonds, le tout étant maintenant rétabli. Elle a entretenu des relations avec la Société d'histoire du Haut-Richelieu proche des débuts du protestantisme, de la maison Christie à Iberville et du patrimoine Fel-



Conférence du pasteur Murray Heron lors de l'édition 2003 du *Lys*, la *Rose* et la *Parole* présentée à Chambly

sur l'histoire régionale franco-protestante, *Le Lys*, la *Rose* et la *Parole*, où se déroulaient des échanges féconds. C'est principalement par son *Bulletin* que notre Société a fait part des découvertes et réalisations qui ont été les siennes durant ces quinze premières années.

Nos membres

Notre Société avait une vingtaine de membres à l'origine et bon an, mal an, elle a tout au plus réussi à en recruter le double, loin de l'objectif de cent membres qu'elle espé-



Pose de notre première plaque commémorative à Pointe-aux-Trembles

ler à Saint-Blaise, avec celle de la Seigneurie de Monnoir où se trouve Marieville et préparé avec elle l'histoire des manufactures Guillet; elle a aussi rejoint la Société d'histoire de Joliette et celle de la Société généalogique de Lanaudière

proches des réalisations de la famille Vessot. Une visite des lieux a été particulièrement réussie en 2011 et notre Société a pu bénéficier de la richesse de leur documentation. L'Atelier d'histoire de la Pointe-aux-Trembles devenait aussi un incontournable à cause de la présence de l'Institut évangélique français sur son territoire pendant plus de cent ans. Notre Société a contribué à y poser une plaque commémorative et en a profité pour rappeler à cette occasion l'histoire de cette institution. De plus, elle a aussi travaillé avec l'Atelier à préparer un jeu didactique sur toutes les écoles de l'endroit, enrichi sa documentation. Ultérieurement, notre Société a rejoint celle de la Haute-Yamaska à Granby pour y faire des recherches sur Roxton Pond, son école missionnaire et le cimetière de Bérée (hors du village). Nous avons eu également le soutien du Centre d'histoire de Saint-Hyacinthe pour retrouver les franco-protestants qui ont marqué la ville, notamment par la tannerie Duclos et Payan. Nous



Photo prise à l'occasion de notre passage au Centre d'histoire de Saint-Hyacinthe en 2008

avons pu consulter au Centre des lettres manuscrites de Rieul Duclos. Nos liens avec ces sociétés ont donc facilité plusieurs de nos réalisations au cours de ces quinze ans et leur collaboration nous est encore assurée.

Finalement, notre Société est en contact électronique avec d'autres organismes qui s'occupent de généalogie et particulièrement des huguenots, certaines s'intéressent aux cimetières ou au passé protestant québécois notamment dans les Cantons-de-l'Est, touchant à l'occasion à la présence régionale des franco-protestants.

Collaboration à diverses commémorations

Notre Société a aussi collaboré à diverses commémorations touchant des lieux de mémoire. Elle a fait l'inventaire des traces laissées par les franco-protestants dans la toponymie du Québec (B 11, 20, 21, 25 notamment.) Elle a aussi suivi les débats de la Commission parlementaire sur le patrimoine religieux de la Province, y compris celui des franco-protestants (B 10, 12). Marie-Claude Rocher (qui faisait partie de notre Bureau de direction à ses débuts) avait lancé, dans le cadre d'un congrès de l'ACFAS intitulé Le patrimoine des minorités religieuses du Québec : richesse et vulnérabilité, un site particulier qui rendait disponible par Internet via l'Université Laval plusieurs documents rares extraits des archives baptistes de Hamilton. Ce site n'a pas été conservé après quelques années malheureusement, mais le contenu fait encore partie de nos archives. Nos *Bulletins* 12 et 13 font état d'activités rattachées à ce congrès et la parution

d'un livre sur le sujet a prolongé la réflexion dans le *Bulletin* suivant.

Marie-Claude Rocher, d'accord avec l'Union baptiste et la municipalité de Saint-Blaise, a mis sur pied le Comité Héritage Feller (B 41-46) auquel a participé directement notre Société. Il en a résulté une mise en valeur du site de du site de Grande-Ligne, par un jeu de serpents et échelles devant l'église Roussy-Memorial (Place Feller, B 45). Dans un deuxième temps, elle a vu à la mise en évidence de la maison d'origine considérée comme un monument, et placé devant lui de multiples panneaux interprétatifs, l'Institut Feller autrefois à côté étant aussi inséparable de son rôle comme camp de prisonniers de guerre lors de la Deuxième Guerre mondiale (Camp 44). Il y a eu de nombreux échanges avec elle dans la phase préparatoire et notre Société y a contribué de diverses façons même si elle n'était pas le maître d'œuvre (voir B 50-54). Saint-Blaise fait maintenant partie des sites patrimoniaux mis en évidence dans le Haut-Richelieu (B 54).

Musée Feller et patrimoine religieux

Des fonds liés aux recherches de Marie-Claude Rocher ont aussi servi à mieux organiser la documentation du Musée Feller établi dans l'église Roussy-Memorial, et notre Société a souvent participé aux journées annuelles portes ouvertes du musée, notamment par des présentations, des conférences sur divers aspects de l'œuvre. La documentation qui s'y trouve, textes, artefacts, illustrations, enrichit notre connaissance du franco-protestantisme, en attendant peut-être un jour une Maison du patrimoine franco-protestant (B 49).



Inauguration de la Place Feller en septembre 2014

Participation à diverses commémorations

Notre Société a aussi organisé des rencontres sur l'histoire des franco-protestants en mai 2008 pour marquer à sa façon le 400^e anniversaire de la ville de Québec. Début juin, plusieurs de nos membres ont participé au Colloque qui se tenait sur place dans le cadre du 133^e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques françaises. Ce n'est qu'en 2014 que les actes en ont paru, (*Huguenots et protestants francophones au Québec*, Novalis), Marie-Claude Rocher

en ayant profité pour enrichir le tout de textes significatifs sur la présence franco-protestante au Québec par la suite, y intégrant des articles sur l'ensemble Feller, l'Institut canadien et les protestants, *L'Aurore*, la toponymie; plusieurs de nos membres y ont contribué. Ce livre contient aussi de nombreux éléments muséographiques intéressants, notamment à la suite de l'exposition qui s'était tenue à Québec au Musée de l'Amérique française. Le volume est particulièrement riche en iconographie originale (B 45)



Pose de plaque au cimetière Douglass de Napierville en compagnie de madame Soullaine-Couture

En posant des plaques commémoratives en 2012, (B 36), notre Société rappelait en permanence la présence franco-protestante à divers lieux du Québec. Elle a ainsi mis en valeur le site de l'Institut Feller, de son cimetière, de celui de Napierville, de l'église de Roxton Pond également. Plus tard, ce sera la préparation de celle de Belle-Rivière dans le circuit de Mirabel. D'autres projets sont en cours.

Par ailleurs, l'idée originale du Mémorial Express a permis de marquer en 2010 le 175^e anniversaire de l'arrivée d'Henriette Feller en terre québécoise, elle qui pouvait ensuite se mériter le titre de « fondatrice du protestantisme franco-québécois ». L'idée, les costumes d'époque pour les guides, le circuit lui-même, tout cela avait attiré de nombreux participants qui remplissaient un autocar complet. Nous espérons que la version 2018 que nous annonçons par ailleurs connaîtra aussi un tel succès.

La Société a participé à la célébration des 60 ans de la paroisse réformée Saint-Marc à Québec, qui comprenait notamment des présentations des différentes communautés environnantes (B 46). Bernard Westerveld y fait réf-



Nos guides, Jocelyn Archambault et Alain Gendron

rence dans l'article qui suit sur l'utilité de l'histoire pour la mémoire franco-protestante et donc aussi de l'existence de notre Société. Tout récemment, notre *Bulletin* 58 a fait état des conférences données à l'occasion des 500 ans de la Réforme (2017), organisées à Québec à l'initiative de la communauté du même pasteur. Pour sa part, la SHPFQ commémorait ce même anniversaire à l'église Saint-Luc, lequel coïncidait tout aussi bien avec le 375^e anniversaire de la fondation de Montréal (*Pas nés de la dernière pluie*).

Notre *Bulletin* spécial n° 56 avait mis en lumière certains aspects de l'évolution de la ville liés aux franco-protestants.

Un site internet pour marquer notre présence en ligne

Nous avons eu un premier site Internet dès juin 2007 (B 16) grâce à Alain Gendron. Robert Castonguay (de Québec) l'a ensuite repris et amplifié, permettant d'y loger de nombreux articles et éléments de recherche, biographies et généalogies. Le site s'est ensuite figé, le webmaster ne pouvant plus s'en occuper. Repris en main et réorganisé grâce à l'aide de Jason Zuidema, le site actuel renvoie plutôt à d'autres pages web parce que les attentes des internautes sont différentes à présent. Nos *Bulletins* se retrouvent accessibles en ligne sur issuu.com, sauf les derniers réservés à nos membres. Notre société utilise également Facebook où elle peut placer de la publicité pour ses activités.

Nous avons signalé à nos lecteurs dans le *Bulletin* de nombreux sites parallèles qui touchaient divers aspects du protestantisme aussi bien ici qu'ailleurs, toujours dans les perspectives qui sont les nôtres. Nous avons ainsi porté à leur connaissance plusieurs livres accessibles en ligne à commencer par celui de Duclos.

Les biographies franco-protestantes en ligne

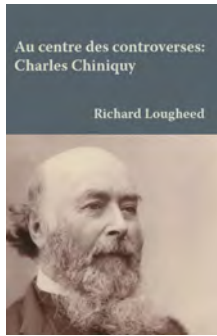
Deux sites sont particulièrement utiles pour le franco-protestantisme : shpfqbiographies.sitew.ca/ offre 200 biographies que nous avons produites et le renvoi à une centaine d'autres dans le Dictionnaire biographique du Canada ou dans l'Encyclopédie canadienne.

De quoi mieux situer les personnages centraux de notre histoire et ces textes constituent sûrement une contribution originale à l'historiographie.

Notre *Bulletin* publie régulièrement des biographies nouvelles parfois liées à des décès récents. Elles soulignent la belle diversité du franco-protestantisme. Signalons celles



de Rieul Duclos (B 41), de Nelson Thomson (tout le no 44), de Sauren et Maurillon particulièrement fouillée, des industriels Guillet (50-51), Jonas (43), Herdt (43), Fyon, d'Arthur Clare Hill des frères chrétiens (45), de Jean Marteilhe, seigneur et juge après la Conquête (53), de la famille Péron (55). On notera aussi la parution de la nouvelle version du livre sur Chiniquy, par notre président, spécialiste de la question (47) en même temps que les éléments biographiques qui se trouvent dans *French-Speaking Protestants in Canada*, recueil d'articles auquel deux de nos membres ont collaboré, lequel donne ainsi aux anglophones une image de ce qui s'est fait dans l'évangélisation des franco-protestants.



La généalogie franco-protestante

De plus, Richard Loughheed a entrepris d'établir la généalogie de personnages rattachés au franco-protestantisme. Une partie était accessible dans l'ancien site de notre Société, mais l'essentiel se trouve maintenant dans *Ancestry.ca* regroupé dans l'*Arbre franco-protestant* qui comprend quelque 19 000 noms, mais qui est loin de recenser tous ceux qui se sont rattachés au protestantisme au cours de notre histoire, visant surtout à indiquer ceux qui sont demeurés francophones au fil des générations, ce qui n'a pas été le cas pour les plus récentes. C'est un outil de travail et on peut l'utiliser avec profit dans bien des recherches historiques, quitte à le compléter au besoin. Il n'est malheureusement pas disponible ailleurs, les autres sites ne permettant pas une aussi grande diversité.

Les conférences et l'historique des églises

Notre *Bulletin* nous montre qu'à ses débuts, la Société présentait des conférences intéressantes données par les spécialistes, entre autres, Robert Larin sur la présence de huguenots en Nouvelle-France, Wilner Cayo sur les communautés ethniques, Frédéric Castel, sur la localisation des paroisses franco-protestantes. Cependant, à cause de notre faible bassin de membres, la présence était insuffisante pour justifier une telle organisation; nous avons dû l'abandonner. Nous avons trouvé ultérieurement d'autres façons de faire (notamment les journées d'étude).

Ce qui nous a bien réussi par contre, c'est l'évocation à chaque assemblée générale de l'historique des lieux où nous la tenions. Occasion de creuser davantage un pan de notre histoire, Belle-Rivière, Saint-Hyacinthe, Marieville, Joliette et Vessot, Québec et Chiniquy, Roxton Pond,



L'église de Roxton-Pond

Namur, Émileville, Lennoxville et l'historique de l'Institut biblique Béthel, Ottawa (Saint-Marc et l'église baptiste), et plusieurs autres. Le *Bulletin* en donnait succinctement les résultats qui font aussi partie de l'apport de notre Société à la connaissance historique franco-protestante. Les visites qui suivaient, en collaboration avec les sociétés d'histoire locale, étaient souvent particulièrement riches et réussies.

En plus de ces rappels annuels, notre Société a pu faire connaître plus largement l'historique de certaines communautés en les insérant des Cahiers d'histoire avec des numéros ISBN qui nous sont propres. La collaboration avec le Centre d'histoire de Saint-Hyacinthe a mené à l'historique de l'église Saint-Jean de l'endroit. Quand la communauté de



Lors du 160^e anniversaire de l'église baptiste de Marieville

Marieville a fêté son 160^e anniversaire, Richard Loughheed en a fait l'historique (B 37). Jean-Louis Lalonde a travaillé avec un descendant de la famille Vessot pour écrire une histoire détaillée de ce modeste colporteur qui réserve pourtant des surprises et permet de suivre le travail missionnaire au long du 19^e siècle (B 33). Elle avait été précédée par une histoire de Belle-Rivière, premier lieu d'implantation de la French Canadian Missionary Society dans les Basses-Laurentides. (B 9, 28, 29) Notre Société a par ailleurs rappelé les cent ans de la publication de *l'Histoire* de Duclos en 2013, en profitant pour exploiter sa correspondance conservée à Saint-Hyacinthe et plusieurs indications ultérieures (B 41).

On trouve aussi quelques ouvrages publiés ailleurs par nos membres. Jean-Louis Lalonde a souligné le centenaire de l'église de *Pinguet 1905-2005* (à Saint-Damase des Aulnais – Église Unie du Canada, 2005), lieu proche de la maison de campagne de Chiniquy et de son gendre Joseph-

Luther Morin. Richard Strout a fait paraître récemment l'histoire des frères : *Contre vents et marées* (Publications chrétiennes, 2016) et Jason Zuidema a été l'éditeur de *French-Speaking Protestants in Canada* (Brill, 2011).

Trois ouvrages sont actuellement sous presse et devraient apporter un

éclairage complémentaire. Une biographie d'Edmond Guillet comprenant de nombreuses informations sur ses manufactures de chapeaux à Marieville. Une histoire détaillée de l'église Saint-Jean à Montréal qui a fêté récemment ses 175 ans et que Jean-Louis Lalonde a voulu retracer. Ces deux premiers ouvrages

sont édités par notre Société et le *Bulletin* informera nos lecteurs du moment de leur lancement. Richard Loughheed a préparé *Menno's Québécois descendants : A History of the mission of Anabaptist groups in Québec, 1956-2018* (Pandora Press), qui porte sur quatre communautés francophones au Québec.

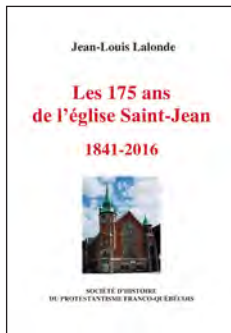
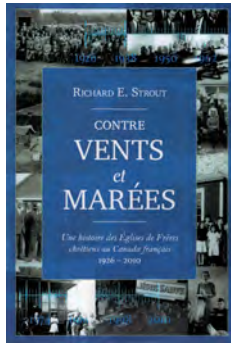
Notre bibliothèque

Richard Loughheed a constitué une bibliothèque historique qui demeure accessible dans nos bureaux à l'ÉTEQ. Elle contient des ouvrages anciens autrefois au Musée de Belle Rivière, à l'Institut Biblique Béthel et dans la bibliothèque de l'ancien professeur Roger Nicole. Elle regroupe le nombre impressionnant de 3 000 volumes parus de 1588 à 1899. Cet apport est précieux car ces publications d'époque permettent notamment de retracer les débuts de l'évangélisation par les Sociétés



Découverte d'un exemplaire quasi unique du *Semeur franco-américain*

suisses aux États-Unis et au Canada (B 49). Grâce à notre président, ces œuvres sont toutes cataloguées et on peut les retrouver en utilisant les outils de recherche de la bibliothèque universitaire via l'ÉTEQ. De plus, le contenu du journal *L'Aurore* (1866-1988) devient progressivement disponible grâce au travail patient de Richard Strout qui en numérise toutes les pages (maintenant rendu à 1924), à défaut que ce travail soit fait par la Bibliothèque nationale.



Nos archives

Notre Société a aussi des archives. À l'interne, les procès-verbaux et les documents officiels rattachés à notre constitution et à nos décisions.

Par ailleurs, nos archives documentaires comprennent des articles et documents rassemblés en marge de l'Union baptiste dont nous avons hérité, mais qui demeurent encore à classer. Dans le transport et la réorganisation, certains documents ont perdu leur ordre original de sorte qu'il y a là un travail considérable de reclassification à réaliser. Le passage d'un étudiant il y a deux ans n'a cependant que peu avancé les choses. Il est à espérer que cela soit de nouveau possible. Nous avons obtenu aussi des documents accumulés par Richard Strout pour l'Institut biblique Béthel, qui sont parfois des photocopies de manuscrits. Tout cela est potentiellement utile et attend également son intégration à nos archives.

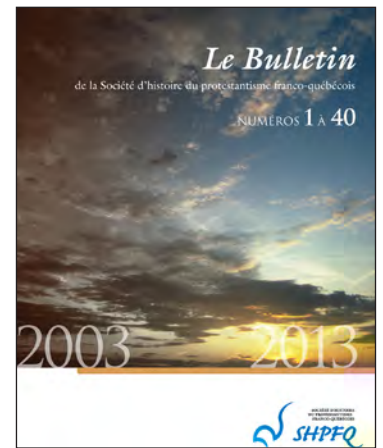
Dans quelques cas, le fait qu'on existe a permis des dons de documentation particulière, qui deviennent ainsi des fonds originaux qui nous sont propres, notamment ceux Des Bruneau, des Ledoux, des Therrien et des Lafleur (don récent de Madeleine Landry, B 48).

(Nous partageons notre salle des archives avec celles de la Société d'histoire mennonite du Québec, que nous pouvons également consulter.)

Le Bulletin de la SHPFQ et son contenu

Ce *Bulletin* constitue un témoin de l'évolution de notre Société, de ses centres d'intérêt au fil du temps, avec ses articles originaux, ses informations diverses qui en font une référence unique. On trouve un premier recueil pour les dix premières années et on envisage de produire très prochainement un deuxième recueil qui comprendra les cinq années suivantes, le format et son index permettant une consultation plus facile.

Cette parution comprend des articles novateurs, parce qu'on ne les trouve pas ailleurs, par exemple, la Nouvelle-France n'est pas un « refuge » (B 7), les pique-niques protestants (13), le rôle des protestants dans la préparation de Vatican II (16), les Suisses de Duclos dans l'Outaouais (17), les Perron (18), l'Institut de Glay (19), les 400 ans du protestantisme de langue française à Québec (25, 26), un manuscrit perdu, celui de l'*Histoire* par le pasteur Villard en 1946



(39), La vie culturelle à Montréal et Le cercle littéraire de Montréal (48, diffusé même chez les spécialistes), la crémation des corps au cimetière Mont-Royal (52), les traités religieux et les brochures utilisées par les colporteurs (54) ou sur les Bibles ayant servi au Québec (59). Autre contribution à l'historiographie encore.

Les diverses parutions signalées

Le *Bulletin* fait aussi part, dans *L'histoire qui s'écrit*, de nombreuses parutions qui ont marqué ces quinze ans, mémoires de maîtrise, études particulières, Mémoires individuels, même des romans touchant au franco-protestantisme. C'est aussi le rôle de notre Société de se tenir au courant de ce qui s'écrit dans son domaine. La parution d'un livre sur les filles du roi nous a amené la contribution originale d'Irène Belleau portant sur celles qui étaient d'origine protestante (B 42). La recherche de Samy Khalid sur les protestants d'origine suisse au lendemain de la Conquête était novatrice aussi (B 35). Les témoignages de protestants qui ont vécu à cette même époque apparaissent dans *Vivre la Conquête* (B 42). Et de multiples autres.

Bref, notre Société a bien atteint ses objectifs d'écrire l'histoire franco-protestante, de la faire connaître et de la mettre en valeur.

Des pistes à explorer

L'étude du passé franco-protestant est pour ainsi dire toujours à reprendre par l'exploitation de documents, de connaissances ou l'apport de réalités nouvelles. Les besoins explicatifs sont différents selon les circonstances ou les at-



Participation à une journée d'histoire du protestantisme franco-québécois à Québec en 2013

tentes des communautés concernées.

Notre Bureau de direction se penchera sur la difficulté de rejoindre de nouveaux adhérents et cherchera des avenues nouvelles, y compris rencontrer des personnes responsables. Notre espoir repose sur les différents étudiants qui ont fait des recherches sur des familles d'églises ou des aspects particuliers du passé et qui, même sans être spécialisés dans ce domaine, pourraient avec le temps fournir un apport intéressant à notre société. Leur appartenance à des familles d'églises différentes pourrait aider notre Société à se construire un réseau d'intérêt plus large.

Il n'y a pas besoin d'être spécialiste pour s'intéresser à l'histoire et même répandre ce goût autour de soi. La diversification est absolument nécessaire. De plus, si un rappel des racines anciennes sont utiles, un grand nombre de communautés actuelles ne se sont établies au Québec souvent que depuis quelques dizaines d'années tout au plus et cela modifie aussi notre façon de faire l'histoire.



À l'occasion de nos dix ans, circuit historique commenté retraçant la présence des franco-protestants à Montréal

Alain et Julie pensent rejoindre directement des églises et communautés, ce qui peut donner des résultats. Je rappelle que nous avons suggéré différentes façons d'aborder la question : faire parler les plus anciens de la communauté de leur expérience des débuts, expliquer l'essaimage, créer un album des figures marquantes du passé, etc. Faire parler ou écrire sur le patrimoine immatériel qui explique comment se déroulaient les cérémonies, le recrutement, etc., toutes ces choses qui risquent de s'évanouir avec la disparition des membres qui doivent laisser leur témoignage aux franco-protestants.

Il devient évident que la communauté franco-protestante du Québec a besoin d'une étude sociologique pour voir quelle est sa réalité. Y a-t-il encore de nombreuses conversions individuelles, ou les convertis se repartissent-ils autrement entre des églises déjà constituées. On doit mieux connaître les églises d'immigration et voir comment leurs membres ont évolué dans le contexte québécois comme le laissait voir Richard Lougheed dans notre dernier numéro. Il faut pouvoir faire des statistiques des différentes familles pour comprendre l'importance relative de chacune. Je pense qu'il faut s'inspirer du livre de Willem et Fath sur *La nouvelle France protestante* pour aller plus loin. Un des rôles de notre Société serait d'établir les contacts nécessaires pour qu'une telle étude se réalise.

Finalement, nous posons la question à nos lecteurs et à nos membres. Comment pourriez-vous contribuer à élargir le réseau, à favoriser davantage la vie de notre Société pour qu'elle soit plus efficace et plus utile ?

Jean-Louis Lalonde

Éclairer la mission d'aujourd'hui par un regard sur notre histoire

selon le témoignage du pasteur Bernard Westerveld

Par nature, les pasteurs rêvent. Ils rêvent de construire avec succès une église pour le champ missionnaire du Québec. Cela a été mon cas. Ayant commencé mon ministère pastoral à l'église réformée Saint-Marc de Québec en 2001, je me souviens très bien de m'être dit en assistant à un concert dans la Salle Albert-Rousseau du Cégep Sainte-Foy qui pouvait recevoir 1500 spectateurs qu'un jour ce serait les membres l'église réformée Saint-Marc qui viendrait en foule remplir cette salle! Vision présomptueuse et un peu naïve sans doute. Depuis, mon expérience pastorale personnelle et surtout ma connaissance de l'histoire de la mission au Québec m'ont appris à être plus modeste, mais aussi très reconnaissant pour le chemin collectif parcouru.

Pourquoi un regard en arrière ?

Oui, les pasteurs ont besoin de chérir des rêves pour leurs ministères. Cependant, par ignorance des conditions qui prévalent aussi bien que par les raisons qui les ont mises en place, ces rêves pourraient se briser au contact de la réalité. Nouveaux dans le champ missionnaire du Québec ou encore jeunes et sans expérience devant les défis du ministère, ces planteurs d'églises s'attendent à pouvoir « transformer le Québec » en y annonçant l'Évangile et en s'engageant dans la communauté. Et leur passion est contagieuse.

Certes, ils ne sont pas complètement ignorants et naïfs. À part quelques exceptions, ces jeunes évangélistes connaissent le contexte religieux *actuel* de la Province, ont lu maints ouvrages sur l'implantation d'églises et assisté à plusieurs conférences motivantes par des planteurs chevronnés. Ce qui leur manque, dans presque tous les cas que j'ai rencontrés, c'est un regard *historique* sur le



passé missionnaire du Québec qui a mené à la situation présente.

Bien évidemment, Dieu peut faire l'impossible! Mais, habituellement, il travaille d'une façon « normale. » Cette trace divine « normale » est discernable en étudiant l'histoire de l'Église.

Partons d'un cas récent. J'entends mes collègues évangéliques qui réclament ici un retour du « Réveil » des années 1980. Évidemment, c'était une période de conversions et de croissance exceptionnelles pour laquelle nous remercions Dieu. Pourtant, le mot-clé est « exceptionnelle ». Il est en effet le *seul* réveil protestant qui ait jamais eu lieu au Québec et ce, depuis le début de la colonie ou même du mouvement missionnaire franco-protestant au milieu du dix-neuvième siècle. Il faut bien le rappeler, dans l'histoire de l'Église, le réveil est l'exception.

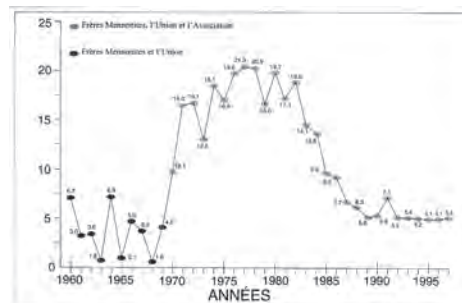
J'ai encore un vif souvenir d'une présentation faite par l'historien Richard Lougheed sur le Réveil au Québec. C'était 2008, et nous célébrions le 400^e anniversaire de l'établissement de la ville par une série de conférences sur son histoire franco-protestante. Pour le dernier exposé, il fallait descendre au sous-sol de notre église. Lougheed faisait un survol des années du Réveil,

touchant des aspects sociologiques. Il avait aussi des statistiques sur le nombre des conversions et l'implantation de nouvelles Églises par trois associations évangéliques du Québec. C'était impressionnant. Il a cependant terminé son discours en disant, « Depuis, nous sommes revenus au même taux de croissance que dans les décennies d'avant le Réveil! » J'en ai été estomaqué, quelque peu découragé.

Apprendre notre histoire et utiliser la SHPFQ pour le faire

C'est devant des situations semblables que la connaissance du passé devient un outil indispensable pour éclairer le travail dans l'œuvre. Les parutions récentes ou plus anciennes et les mises à jour par la Société d'histoire du protestantisme franco-québécois deviennent des outils fort utiles pour atteindre cette fin.

Pour chaque ouvrier au Québec, il me semble essentiel à sa formation de connaître l'histoire missionnaire du Québec. Je recommande l'incontournable survol de l'histoire franco-protestant, *Des loups dans la bergerie* de Jean-Louis Lalonde. La plus récente publication *Huguenots et protestants francophones au Québec. Fragments d'histoire* offre une belle lecture com-



1. On trouve la courbe la plus significative de cette montée et redescende dans le tableau 17 de *Histoire du protestantisme au Québec depuis 1960*, p. 130. On y compare le nombre de baptêmes chez les frères mennonites, les baptistes de l'Union et de l'Association. Sommairement, les pourcentages varient entre 2 et 7 avant 1970 et se retrouvent autour de 5 ou 6 après 1986. Des dizaines de pages de ce livre sont consacrées au Réveil.

plémentaire pour retrouver certaines de nos traces évangéliques au Québec.

Lire les autobiographies de Charles Chiniquy ou des frères Heron est certainement inspirant. On en trouve des dizaines d'autres en ligne (shpfqbio-graphies). Personnellement, pour mon ministère, je chéris l'ouvrage de D.A. Carson dédiée à son père, Tom Carson : *Mémoires d'un pasteur ordinaire*. Ces lectures dévoilent notre réalité – à travers les traces d'une mission ordinaire, mais toujours vivante !

Nous devrions également profiter des efforts de quelques animateurs d'histoire regroupés sous la bannière la Société d'histoire du protestantisme franco-québécois (SHPFQ). À part son *Bulletin* trimestriel, la SHPFQ organise des conférences sur divers thèmes de notre histoire chrétienne au Québec. J'ai fait connaissance avec la SHPFQ lors d'une conférence offerte au Carrefour chrétien de la capitale à Québec, un peu après sa fondation. En 2008, pour souligner le 400^e anniversaire de la ville de Québec, nous l'avons invitée



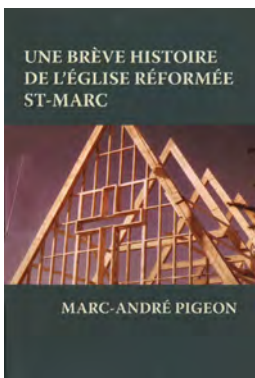
La communauté est née en 1964 grâce au pasteur Jean Cruvellier qui l'a aminée jusqu'en 1971. Il pose ici avec son épouse devant l'église Saint-Marc qui a été inaugurée en 1967.

à nous peindre un portrait des quatre siècles de l'histoire des églises franco-protestantes au Québec. Plus d'églises devraient profiter des ressources que leur offre la Société (conférences, exposition, visites, animation, etc.) pour qu'elles s'informent des racines du franco-protestantisme. L'arbre pousse plus haut si ses racines sont bien profondes ! Ainsi, la SHPFQ met à leur disposition un Guide pour écrire leur histoire. Cet outil permet à une assemblée de retrouver son passé et de le transmettre aux générations suivantes qui porteront le flambeau de la foi. Rappelons ici encore notre expérience, en 2014, pour souligner les soixante ans de notre Église, nous avons engagé un chercheur pour qu'il retrace notre histoire qui a pris la forme d'*Une brève histoire de l'Église réformée St-Marc*. Marc-André Pigeon rendait ainsi un bel hommage aux croyants passés tout en présentant en même temps un miroir dans lequel les fidèles de nos jours puissent se mirer, réfléchir et apprendre de leurs prédécesseurs. Nous ne voulions surtout pas fêter en vase clos et nous avons profité de cet anniversaire pour inviter d'autres églises à raconter leur propre histoire lors d'une rencontre de fin de semaine. Cinq Églises ont relevé le défi et nous ont permis d'élargir nos horizons. Nous ne pouvons que souhaiter à d'autres une telle expérience et de découvrir ainsi leurs racines !

Ce regard historique sur notre mission a plutôt suscité en moi de la reconnaissance. L'histoire de l'Église évangélique au Québec m'apprend que Dieu a un peuple nombreux dans ce pays, même s'il est moins nombreux que mes rêves échevelés du début avaient pu le laisser penser (Actes 18.10; Matthieu 22.14). Alors, je m'acquiesce de ma vocation d'évangéliste avec la même attitude de celle de Paul : « J'ai été chargé d'amener ceux que Dieu a choisis à la foi et à la connaissance de la vérité qui est conforme à la piété afin qu'ils aient l'espérance de la vie éternelle. » (Tite 1.1, 2).

On nous permettra d'ajouter une note. Le pasteur Westerveld et sa communauté avaient organisé en accord avec l'Assemblée chrétienne Bonne Nouvelle une série de conférences à Québec pour marquer le 500^e anniversaire de la Réforme. Cette excellente initiative s'était enrichie peu après d'une célébration spectaculaire avec le Chœur des rapsodes au Palais Montcalm. Notre *Bulletin* 57 en a alors rendu compte. La Société d'histoire se réjouit d'une telle réussite et félicite le pasteur et sa communauté pour de tels engagements. Nous espérons qu'un noyau de personnes de la Vieille Capitale pourra les épauler et poursuivre dans cette voie, notre Société ne pouvant que bénéficier de telles initiatives auxquelles elle ne demande pas mieux que de se joindre.

JLL



à nous peindre un portrait des quatre siècles de l'histoire des églises franco-protestantes au Québec. Plus d'églises devraient profiter des ressources que leur offre la Société (conférences, exposition, visites, animation, etc.) pour qu'elles s'informent des racines du franco-protestantisme. L'arbre pousse plus haut si ses racines sont bien profondes ! Ainsi, la SHPFQ met à leur disposition un Guide pour écrire leur histoire. Cet outil permet à une assemblée de retrouver son passé et de le transmettre aux générations suivantes qui porteront le flambeau de la foi.

Rappelons ici encore notre expérience,



Photos de la communauté en 2001 et à l'heure actuelle



Les communications de la journée d'étude du 26 mai 2018

Notre Société avait organisé une journée d'étude le 26 mai dernier afin de faire connaître certaines recherches en cours sur le thème général de l'évangélisation du milieu. Plusieurs personnes rejointes n'ont pu y participer, c'est pourquoi nous n'avons pas réussi à présenter un panorama satisfaisant des études actuelles touchant les différents regroupements d'églises. Ce sera pour une prochaine fois, espérons-le.

Néanmoins, nous avons voulu offrir à nos lecteurs un aperçu des communications. Nous vous présentons donc successivement 1. une étude qui explique pourquoi les protestants ne se sont pas engagés dans l'évangélisation des autochtones en Nouvelle-France, 2. un examen de l'approche d'évangélisation de l'église Saint-Jean de Montréal, 3. le cas de quatre groupes de mennonites dans un passé plus récent en rapport avec l'évangélisation et, finalement, 4. la formation théologique chez les frères chrétiens depuis cinquante ans. Nous avons aussi espéré profiter de l'occasion pour mettre en place un réseau qui rejoindrait les différentes familles, mais cela aussi a été partie remise. Bonne lecture.

JLL

Mieux comprendre l'absence de missions protestantes en Nouvelle-France

JEAN-SAMUEL LAPOINTE



Dès les premières tentatives de colonisation de la Nouvelle-France, en 1541, jusqu'à l'obtention du monopole par la très catholique Compagnie des Cent Associés, en 1627, les protestants avaient pleinement le droit de venir en Nouvelle-France et un certain nombre de dirigeants étaient de confession protestante.

On sait que Pierre de Chauvin et Pierre Dugua de Mons, tous deux lieutenants généraux en leur temps, ont fait voyager avec eux des ministres du culte protestants. Ces derniers étaient cependant tenus de s'occuper des membres protestants de l'expédition,

laissant aux prêtres la mission auprès des autochtones. Pourquoi, alors que les protestants étaient si forts dans certains secteurs d'activités en Nouvelle-France, notamment le commerce, ont-ils accepté de ne pas se mêler de l'évangélisation ?

Des récits stéréotypés

Les premiers récits racontant la colonisation de la Nouvelle-France dépeignent souvent les protestants sur place comme d'avares commerçants non intéressés par la conversion des autochtones, les opposant ainsi aux pieux catholiques intéressés par leur

salut. Cette trame narrative opposant les protestants aux pieux catholiques s'est perpétuée, voire amplifiée, au 19^e et 20^e siècles avec les récits d'historiens tentant résolument de faire l'apologie du catholicisme. Narcisse-Eutrope Dionne est représentatif de la présentation de cette dichotomie : « Au lieu de travailler à s'enrichir par le commerce, comme Chauvin¹, et les autres marchands, ils [les catholiques] visèrent, avant tout, à créer un bon noyau d'agriculteurs et à le faire germer par la religion et la charité à l'égard des indigènes². »

Aujourd'hui les historiens s'entendent généralement pour dire que cette opposition était exagérée. Serge Gagnon décrit ainsi cette histoire apologétique catholique :

Les marchands [...], sont porteurs de tous les maux dont souffre la colonie naissante. C'est qu'ils portent entrave non seulement au projet de colonisation, mais aussi à l'évangélisation. Au reste, comme certains marchands, de même que plusieurs membres des équipages, interprètes et commis, sont de religion huguenote, le lecteur a l'impression très nette que le clivage religieux [...] sert de critère de discrimination entre le bon grain et l'ivraie aux premiers temps de la colonie³.

C'est une chose nécessaire que de dénoncer ainsi cette vision dichotomique.

tomique, mais comment réellement la dépasser et offrir une trame narrative qui rende justice à la réalité des protestants en Nouvelle-France et à leur relation avec la mission envers les autochtones ?

Parlant des colons en Nouvelle-France, l'historien Guy-Marie Oury disait : « Ne pas travailler à la conversion des Indiens leur aurait semblé un non-sens, même si la vie qu'ils menaient eux-mêmes n'était pas toujours très conforme à l'Évangile⁴. » Il semblerait que la réalité soit peut-être un peu plus complexe. L'injonction de l'Évangile de Mathieu 18:29 « Allez, enseignez toutes les nations » n'était pas reconnue comme une parole d'actualité au sein du protestantisme naissant; c'est ce fait parfois oublié qui peut nous permettre de mieux situer l'absence d'intérêt pour les protestants envers la mission en Nouvelle-France.

Portrait d'une théologie protestante naissante

La redécouverte de la théologie de la grâce a été libératrice pour ceux qui étaient sous l'emprise d'une logique du salut par les œuvres, et une peur de l'enfer, jumelée à la vente d'indulgences. Mais la théologie de la grâce a aussi donné lieu à de nombreuses interrogations, notamment au sujet du salut des Amérindiens. Environ 1500 ans après la venue du Christ, comment est-ce possible que des gens n'aient jamais entendu la proclamation de l'Évangile ? L'orthodoxie calviniste répond généralement à cette question difficile en disant que les Amérindiens ne faisaient pas partie des élus.

Dans l'œuvre marquante de Jean Calvin, *l'Institution de la religion chrétienne*, les ministères chrétiens se divisent en quatre : docteur, pasteur, diacre, et ancien. À propos des ministères d'évangéliste et d'apôtre, Calvin écrit qu'ils « n'ont pas été ordonnés pour être perpétuels dans l'Église, mais seulement pour le temps qu'il fallait dresser des Églises là où il n'y en avait pas⁵ ». Mentionnons que la dernière édition de *l'Institution chrétienne* date de 1560 et donc, malgré la connaissance de l'existence des Amérindiens, Calvin est resté sur ses positions.

De leur côté, certains, comme Théodore de Bèze ou Hugo Grotius, s'appuient sur le verset Romain 10:18⁶ pour affirmer que l'Évangile leur avait déjà été annoncé, mais qu'ils ne l'avaient pas reçu. En 1574, Jean de Léry, un ministre du culte ayant fait partie des entreprises coloniales françaises en Amérique du Sud publie son *Histoire d'un voyage fait en la terre de Brésil*. Il y conclut aussi que les Amérindiens ne devaient pas être parmi les élus.

Il faut attendre 1590, pour qu'un premier protestant de langue française, Adrien Savaria, publie un traité en faveur de l'évangélisation des Amérindiens. Il est pourtant par la suite réfuté par Théodore de Bèze.

Bien qu'il y eût une tendance généralisée, en monde protestant, à ne pas se mobiliser pour l'évangélisation des peuples non chrétiens, en 1624, le Hollandais Justus Heurnius amorce une mission d'évangélisation en Chine et, en 1641, le puritain John Eliot se lance dans l'évangélisation des Autochtones en Nouvelle-Angleterre.

Malgré quelques maigres tentatives, aucune mission protestante ne ressemblait à celles qu'on trouvait dans le monde catholique menées par les ordres des jésuites et des franciscains.

Ce n'est qu'aux 18^e et 19^e siècles, sous l'influence du piétisme, du méthodisme et des autres revivalismes, que s'organisent enfin les véritables missions protestantes. En milieu francophone, les premières sociétés missionnaires seront créées seulement en 1822 et 1828, avec la Société des missions évangéliques chez les peuples non chrétiens, à Paris, et la Société des missions évangéliques de Lausanne. C'est d'ailleurs cette dernière qui envoya Henriette Feller au Bas-Canada.

Bref, il est donc éclairant de présenter le contexte théologique en matière de mission lorsqu'on veut cerner l'attitude des protestants en Nouvelle-France. Il en découle trois avantages. Tout d'abord, ce rappel aide à mieux comprendre pourquoi les ministres du culte aussi bien que les autres protestants présents dans

la colonie n'ont pas été portés à évangéliser les autochtones. De plus, il met à mal la trame narrative de l'histoire apologétique catholique. Et finalement, il évite de tomber dans le piège de la construction d'une histoire apologétique protestante qui ferait des premiers protestants en Nouvelle-France des hommes pieux épris d'un zèle missionnaire. Les protestants en Nouvelle-France ne s'intéressaient pas à la conversion des autochtones. À cette époque, le protestantisme n'était pas missionnaire, ni intellectuellement ni institutionnellement. Il n'y avait pas encore de théologie missionnaire ni de société missionnaire dans l'ensemble du monde protestant.

Note : Cet article présente un constat novateur et offre beaucoup d'intérêt. Il nous conduit cependant à une constatation parallèle. C'est la rigidité de son explication du Salut qui a conduit le protestantisme de l'époque à ne pas s'intéresser à la conversion des Amérindiens entrant même en contradiction avec le passage de la Bible (laquelle était supposée être la référence ultime) qui parle « d'enseigner toutes les nations ». Ceux qui avaient osé remettre le cadre doctrinal en question se sont fait rabrouer. Comme quoi les explications théologiques ont aussi leurs limites et qu'il est parfois difficile pour certains de les confronter à la réalité. Il faudra un siècle ou deux pour sortir de cette impasse.

JLL

1. Il fait référence à Pierre de Chauvin, lieutenant général de confession protestante.
2. Narcisse-Eutrope Dionne, *Samuel Champlain : histoire de sa vie et de ses voyages*, Québec : A. Coté, 1891, vol. 1, p.183 [https://archive.org/details/samuelchamplainh01dion].
3. Serge Gagnon, *Le Québec et ses historiens de 1840 à 1920. La Nouvelle-France de Garneau à Groulx*, Québec : Les presses de l'Université Laval, 1978, p.158.
4. Guy-Marie Oury, *Notre héritage chrétien. Histoire religieuse populaire du Canada*, Outremont : Novalis, 1990, p.14.
5. Jean Calvin, *Institution de la religion chrétienne*, IV. 3. 4., cité dans Florent Varak, « Jean Calvin et les ministères de l'Église » sur le site web *Évangile 21* [https://evangile21.thegospelcoalition.org/article/jean-calvin-et-les-ministeres-de-leglise].
6. Romains 10 : 18 : Leur voix est allée par toute la terre, Et leurs paroles jusqu'aux extrémités du monde.

L'évangélisation des francophones dans les églises traditionnelles (1840 -1960)

JEAN-LOUIS LALONDE

Nous évoquons ici à grands traits certaines dimensions de l'évangélisation des francophones québécois. L'église Saint-Jean nous sert de point de départ, mais nous nous référons aussi à l'attitude évangélisatrice des deux Églises à laquelle elle a appartenu. Nous apportons maintes nuances dans notre *Histoire de l'église Saint-Jean* sous presse actuellement.

La conversion par colportage

L'église Saint-Jean à Montréal est issue de l'action du colporteur Émile Lapelletrie. C'est par ses contacts qu'il a réuni autour de lui plus de 90 personnes, en rejoignant des familles où un des conjoints est déjà protestant, ce qui lui facilite la tâche, et dans plusieurs cas, anglophones. Quand il quitte en 1850, il laisse un noyau de convertis plutôt modeste. En 1852, on aménage une première église dans une maison rue Dorchester. À défaut de pasteur, ce sont des membres de la communauté qui l'anime.

Une paroisse d'immigrants

Le changement majeur se produit en 1861 quand le 1^{er} pasteur de la FCMS, Jean-Emmanuel Tanner, quitte l'église de la rue Craig avec 29 communicants et 20 adhérents pour se joindre à la Mission presbytérienne de la rue Dorchester. Ce sont donc des convertis ailleurs, d'origine française, suisse ou québécoise qui vont constituer la nouvelle assemblée. Mais au moins un colporteur homme puis femme va continuer à amener des gens à la conversion. Dix ans plus tard, le pasteur Charles-A. Tanner, le fils du pasteur précédent donc, crée une mission dans le village de Saint-Jean-Baptiste (Plateau Mont-Royal), qui sera prise en charge par les étudiants du Collège presbytérien qu'on initie ainsi à leur tâche pastorale future.

La conversion par la prédication

L'année 1875 constitue un autre tournant. La fusion de quatre églises



presbytériennes canadiennes suscite un élan missionnaire nouveau. On consacre énergie et argent à l'évangélisation.

À côté du colportage, la nouvelle Église mise aussi sur la prédication en faisant venir le Père Charles Chiniquy qui s'était converti en Illinois en 1860 et s'était rattaché à l'Église presbytérienne. Pendant trois ans, 1875-1878, il va amener au protestantisme des milliers de personnes comme l'indiquent les journaux de l'époque. Saint-Jean achète une grande salle pour accueillir tous ceux qui veulent l'écouter, ce sera le Russell Hall. On va même créer pour lui, en 1877, l'église du Sauveur dans le quartier ouvrier de Sainte-Cunégonde. Même si Chiniquy doit quitter en 1878, son église continue et les presbytériens acceptent d'en créer une autre dans l'est de la ville, ce sera celle de La Croix mise sur pied par le pasteur Rieul Duclos.

La multiplication des missions en ville

On a misé sur l'expansion et cette confession compte donc en 1884 quatre lieux de culte : Saint-Jean, Saint-Jean-Baptiste, du Sauveur et La Croix. Les gens viennent en ville, l'immigration est importante, mais c'est l'émigration vers les États-Unis qui drainent la majeure partie des convertis. En 1885, le pasteur Doudiet de Saint-Jean in-

dique dans son rapport que sur les 201 personnes d'une liste de 1877, il n'en reste plus que 19, 145 ayant émigré, 35 étant retournées au catholicisme (20% tout de même), 21 étant morts protestants. Pourtant, parmi ses nouveaux, 216 ont fait profession de foi (convertis récents), 78 étaient déjà convertis ailleurs (le quart). Sa communauté compte alors 122 membres communicants pour un total de 400 personnes environ. On constate donc qu'il y a eu un travail de conversion véritable, mais les conditions sociales en ont fait disparaître les fruits en quelques années.

Prosélytisme vs œcuménisme

Nous abordons le problème de façon plus générale maintenant. Le prosélytisme des années précédentes commence à être battu en brèche par une nouvelle vision ecclésiale. Elle affirme que les catholiques servent le même Dieu, sont aussi moraux que les protestants, que leurs pasteurs les évangélisent et donc vouloir le faire à leur place nous fait perdre énergie, temps et argent. Ceux qui ont œuvré jusque là rétorquent que l'Église catholique a perdu contact avec son Chef, même si des éléments de vérité partielle peuvent faire illusion. De plus, il faut lutter contre un clergé qui allie de façon inséparable nationalité canadienne-française et religion catholique, les protestants francophones faisant aussi partie de la nation.

C'est dans un tel contexte qu'on démolit le Russell Hall et qu'on érige en 1896 une église en pierre qui établit sa communauté dans la durée. L'apparence des lieux de culte est alors considérée comme importante, les temples se multiplient dans la ville, et on ne veut pas que le protestant francophone sente qu'il fréquente une église au rabais.

La rentabilité ecclésiastique l'emporte sur l'évangélisation

C'est à l'échelle du Canada que vient la suite. Le développement extrêmement rapide de l'Ouest suscite l'espoir

des Églises de faire des immigrants qui s'y installent des bons anglo-saxons protestants, les francophones du Québec n'entrant pas facilement dans ce modèle. Le nationalisme canadien veut construire une église nationale en se détachant de celle de la mère patrie. De plus, à partir de 1901, les statistiques presbytériennes classent les églises en auto-suffisantes, en voie de l'être, ou qui ne le sont pas (les missions). Le rêve sous-jacent est celui de la paroisse financièrement autonome.

Les défenseurs de l'évangélisation à l'ancienne décèdent dans la première décennie du XX^e siècle et, à partir de 1912, toutes les églises se réorganisent à l'échelle du Canada, l'évangélisation en français n'étant qu'une dimension des missions intérieures. Le colportage disparaît au profit de la vente de bibles et quand le responsable presbytérien demandera en 1917 qu'on le reprenne, il se fera répondre que deux dollars d'énergie et d'argent dépensés ailleurs seront plus rentables que si on en investissait dix au Québec. En somme, on abandonne le champ à l'Église romaine.

Les anglicans pensent utiliser leurs paroisses comme tremplin ecclésiastique alors que les presbytériens et les méthodistes privilégient leurs collègues à cette fin. En 1911, 52% de toutes les sommes consacrées par les Églises à l'œuvre missionnaire sont regroupées dans ce secteur, et ce pourcentage ira en augmentant. S'il est vrai que ces institutions amènent des conversions, il est évident qu'elles ne peuvent rejoindre que quelques centaines de pensionnaires et que c'est bien peu à l'échelle du Québec.

La langue a aussi une dimension missionnaire

Aussi bien chez les baptistes que chez les méthodistes et les presbytériens, les collègues deviennent bilingues parce qu'on veut préparer les jeunes à accéder directement aux universités anglophones, la filière catholique francophone étant quasi fermée. On se retrouve paradoxalement à mettre beaucoup d'argent pour former des francophones en anglais risquant qu'au palier suivant, ils s'assimilent au réseau anglophone. Que reste-t-il alors

de l'évangélisation en français ? On est dans une impasse. En 1945, l'Institut évangélique français de Pointe-aux-Trembles accueille 223 élèves dont 60% sont d'origine française et 38% d'origine britannique, 32 pensionnaires seulement sont catholiques. Faible champ de mission, qui mène malgré tout à quelques conversions.

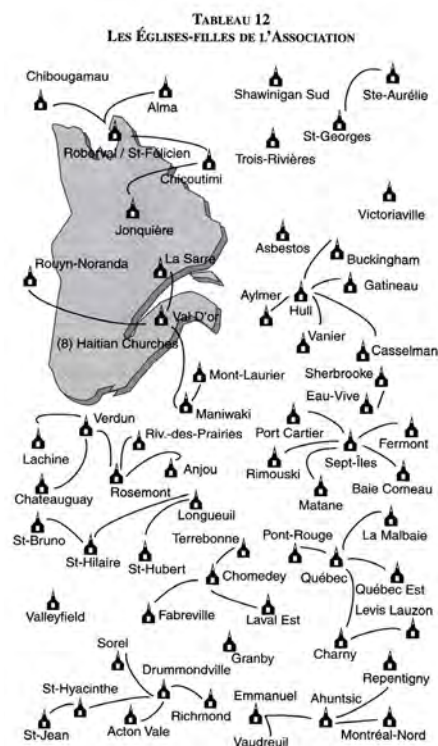
On ne croit pas à l'évangélisation directe et on n'en prend pas les moyens

C'est là que églises traditionnelles et églises évangéliques se démarquent. Les églises évangéliques visent la conversion et leur nombre d'églises va croissant avant même les années 1960.

L'Église Unie depuis 1925 n'a développé aucune stratégie d'évangélisation ni mis en place des moyens pour le faire. On a plutôt laissé de côté les petites communautés jugées trop faibles pour former une paroisse. En 1944, le responsable des missions du Synode Montréal et Ottawa constate qu'il doit en exister encore une quarantaine. Les églises évangéliques se serviraient de ces petites communautés pour en faire des points de rayonnement, de création ou de renforcement régional. Obsédé par la forme de la paroisse traditionnelle, l'Église Unie n'affecte aucun missionnaire supplémentaire pour s'en occuper ou enrichir les noyaux existants. L'exemple type au lendemain de la création de l'Église Unie est de confier au seul pasteur Massicotte un champ missionnaire qui va de Mont-Laurier à la rivière des Outaouais (Grenville). Que faire avec les moyens de transport et les routes de l'époque ? Devant les protestations d'Edmond Perret au nom de la communauté franco-protestante en 1955, le Conseil général finira par accorder un pasteur itinérant au début des années 1960 pour couvrir l'ensemble du Québec. Durant ce temps, au moment de la Révolution tranquille et peu après, les églises évangéliques se multiplient notamment par essaimage. Ce sont elles qui récupéreront les laissés pour compte des églises traditionnelles !

L'immigration est forte dans les premières décennies du XX^e siècle. Une communauté comme celle de Saint-Jean en profite. Si on suit les multiples

activités de cette paroisse, on constate qu'elle est extrêmement active, multiplie les groupes de femmes, de jeunes, d'intérêt pour les missions... à l'étranger, etc. Et pourtant, on voit qu'avant 1960, sa croissance est largement due aux personnes déjà converties par migration intérieure au Québec (parfois de troisième et quatrième génération) ou par immigration en provenance des pays francophones d'Europe. On chercherait vainement des conversions récentes dues aux activités paroissiales pour rejoindre le milieu.



Avec l'œcuménisme des années 1960, la sécularisation de la société, la nouvelle attitude sociale qui délaisse la fréquentation des églises, particulièrement chez les jeunes, une communauté comme celle de Saint-Jean est en perte de vitesse. L'attitude et le recrutement de membres chez les évangéliques étaient tout autre et les communautés s'y multipliaient parlant même d'une période de Réveil dans les années 1970. Ces derniers temps, la communauté de Saint-Jean réussira à attirer de nouveaux membres, venus le plus souvent à la suite d'un cheminement personnel. Des formes nouvelles d'appartenance y sont apparues qui ouvrent des perspectives intéressantes pour l'avenir.

Les dénominations mennonites et l'évangélisation des francophones depuis 1955

RICHARD LOUGHEED

Le mouvement anabaptiste (rebaptiseur) remonte au début de la Réforme (1525). Il se divise en quatre grands regroupements (Hutterites, Frères, Mennonites, Amish). Ce sont quatre dénominations des Frères et des Mennonites qui vont œuvrer au Québec à partir de 1955. Le présent article a pour but de retracer succinctement leur histoire et de comparer leurs stratégies d'évangélisation dans la Province depuis lors¹.

En 1956, les Mennonites ont fait une première tentative en envoyant au Québec deux couples unilingues anglais, formés dans un collège biblique. C'était une façon de répondre aux nouvelles qui informaient les Canadiens de la persécution des franco-protestants dans la Province. Les nouveaux missionnaires se sont établis à deux endroits où il n'existait pas alors d'église évangélique, à Montréal-Nord, et à Joliette. Ils distribuaient des traités de porte en porte et organisaient des camps pour les jeunes ; les progrès furent lents car ils ne maîtrisaient pas la langue et devaient tenter d'évangéliser des régions très catholiques et fermées à toute nouvelle approche du salut. Un peu plus tard, ces deux couples missionnaires ont quitté l'évangélisation en église pour l'aumônerie en prison ou pour l'agriculture. La relève a été difficile, mais d'autres assemblées se sont quand même formées à Rawdon et à Rouyn-Noranda. Il existe encore des communautés de ce groupe en français à Québec et à Montréal, surtout dans Hochelaga-Maisonneuve et le Plateau où la Maison de l'Amitié s'occupe d'action sociale. Après 60 ans, les nombre de membres demeure limité, mais ces mennonites sont réputés pour bien s'occuper des prisonniers et des immigrants et de promouvoir la paix.

Un deuxième groupe a été constitué des Frères mennonites qui se sont



La communauté de Rouyn-Noranda en 1989

tournés vers le Québec au moment de la Révolution tranquille. Débutant en 1961 avec des missionnaires éducateurs bilingues, ces frères ont profité d'un réveil sur la Rive-Nord pour établir plusieurs Églises de Saint-Eustache à Saint-Jérôme, en implantant une aussi à Saint-Laurent sur l'île de Montréal. Avec un missionnaire dynamique (Ernest Dyck), utilisant beau-



Premier culte des frères mennonites à Saint-Jérôme en 1961 sous la direction du pasteur Ernest Dyck

coup de jeunes et des vrais musiciens pour l'animation, ces frères mennonites avaient le vent dans les voiles de 1970 à 1985. Ils se sont implantés dans d'autres régions comme celle de Québec (à Charlebourg) ou de la Gaspésie, mais avec le temps, toutes ces églises ont fermé. L'Ouest canadien mennonite a toujours été très intéressé par ce qui se passait au Québec et y a encouragé la formation de nouvelles églises francophones et anglophones, aidant même à la création d'une Association mennonite québécoise dans les années 1980. Malgré ce soutien de taille, les frères mennonites ont perdu du terrain du côté francophone depuis 1985 tout

en continuant d'augmenter le nombre de leurs églises ethniques et anglophones dans la Province. Une branche des frères mennonites est même devenue experte en implantation d'églises, mais les effets sur les églises québécoises francophones ne se sont pas fait sentir encore. Après un essor important des frères mennonites, leur décroissance actuelle a un effet déstabilisateur. Toutefois, ils constituent encore le plus grand regroupement d'églises anabaptistes au Québec avec onze assemblées. La vision anabaptiste prend progressivement de l'importance puisqu'on l'enseigne maintenant à l'ÉTEQ, l'École de Théologie Évangélique du Québec.

En troisième place chronologiquement viennent les Frères en Christ (Brethren in Christ) avec David Miller, missionnaire américain arrivé en 1981, attiré par la nouvelle d'un réveil québécois. Il a établi une assemblée à Saint-Romuald (près de Lévis)



Patrica et David Miller, le premier couple implanteur pour les Frères en Christ

qui a prospéré pendant un temps. La Mission américaine a décidé de choisir un autre implanteur sans consulter le missionnaire, divisant plutôt le mouvement. Finalement, les deux assemblées ont fermé et l'implication des Frères en Christ américain a disparu au Québec. Alors que leur stratégie avait été semblable à celle des frères mennonites au départ, les différences entre la vision américaine et la vision québécoise n'ont pu se concilier et ont conduit à l'échec de cette branche. Plus tard, Miller reviendra dans la Pro-

1 L'étude détaillée des ces stratégies paraîtra en volume sous peu.

vince comme co-implanteur à Terrebonne, œuvrant cette fois avec les frères mennonites.

Le quatrième groupe mennonite et le plus récent est celui de l'Église de Dieu en Christ (mennonite), du courant Holdeman, un groupe très traditionnel dans ses vêtements et dans le rôle des femmes mais clairement voué à l'évangélisation du milieu. Il est arrivé à Montréal en 1988 et a établi une église rue Jarry, qui y est toujours après 30 ans. Cette Église a aussi constitué deux autres groupes, un dans la campagne de Roxton Pond et l'autre, près d'Hawkesbury en Ontario. Ses membres veulent garder leurs traditions, éduquer eux-mêmes leurs en-



L'église de Dieu en Christ ou Holdeman

fants et, à Montréal, proclamer l'Évangile dans le métro le vendredi soir. Encore très petits en nombre, ils aident également leurs églises haïtiennes et africaines outre-mer en traduisant et imprimant pour elles des traités, cantiques et d'autres ouvrages en français.

Ces quatre courants mennonites ont donc plusieurs points en commun : accent sur l'évangélisation, la paix, l'aide humanitaire et le soutien à la communauté, mais leurs motivations et leurs stratégies demeurent assez différentes. Ils ont créé plusieurs institutions pour soutenir leurs œuvres comme des aumôneries, des camps de jeunes, des organismes d'aide aux immigrants, un Comité central mennonite et des périodiques. Trois sur quatre ont coopéré avec les autres. Tous ont voulu apporter la Bonne nouvelle aux Québécois et ont persévéré plus ou moins longtemps pour remplir le vide spirituel créé par une société postmoderne.

La formation théologique dans les assemblées des Frères au Québec depuis 50 ans

GILLES DESPINS,
TH.D., PH.D., D.MIN.

Les fondateurs du mouvement des Frères chrétiens étaient presque tous des intellectuels qui avaient reçu une excellente formation académique. D'une manière particulière, on peut mentionner John Nelson Darby :

Max Weremchuk, un biographe de Darby, a écrit qu'il est entré à l'école secondaire publique de Westminster à l'âge de douze ans. Selon Weremchuk, « les cours étaient donnés par des religieux, et la quasi-totalité du thème général de l'enseignement s'articulait autour du latin et du grec, avec des compositions en anglais en complément » (Weremchuk 1992:29). Ces renseignements nous permettent d'affirmer que, dès sa jeunesse, Darby possédait une excellente connaissance du grec. Environ trois ans plus tard, le 3 juillet 1815, Darby entra au Trinity College à Dublin, une université qui était « spécialisée dans les études classiques » (Field 2008:25). À ce sujet, Marion Field, également



John Nelson Darby (1800-1882)

biographe de Darby, ajoute : « À Trinity, Darby montre déjà des signes de sa grande intelligence et de ses aptitudes exceptionnelles. Il a seulement dix-neuf ans lorsqu'il reçoit son diplôme de Bachelier en Arts, le 10 juillet 1819, en même temps que la médaille d'or en étude classique, le plus grand honneur qui pouvait être accordé dans ce domaine » (p.26)¹.

Attitude de rejet de toute formation officielle

Cependant, quelque temps après la fondation du mouvement, une certaine attitude de rejet de toute formation of-

ficielle s'est développée dans le milieu des Frères.

Il faut rappeler que la plupart des frères fondateurs étaient issus de l'Église anglicane et que certains y remplissaient même des charges officielles comme celle de diacre par exemple. Apparemment, plusieurs parmi eux étaient déjà mécontents de la condition spirituelle générale au sein de cette Église. Alors, lorsqu'ils ont « redécouvert » la simplicité du sacerdoce universel des croyants, ils ont immédiatement rejeté toute distinction entre clergé et laïcs, et se sont séparés de l'Église anglicane, qu'ils jugeaient alors institutionnalisée selon des principes humains, pour ne pas dire charnels. On voulait dorénavant se réunir simplement comme des « frères » sous la direction du Saint-Esprit.

C'est probablement l'un des principaux facteurs à l'origine d'une attitude anti-académique ou anti-intellectuelle dans le milieu des frères. Avec le temps, cette attitude a fini par s'étendre jusqu'à toute formation théologique ou biblique « officielle », prétendant que cela allait à l'encontre du « ministère » du Saint-Esprit. Le ministère en question est la liberté exercée d'une manière souveraine par le Saint-Esprit de

1. «Le travail de traduction de John Nelson Darby», Gilles Despins, dissertation de PhD en cours de publication.



L'Institut biblique Béthel situé à Lennoxville

choisir et de pousser des hommes dans l'assemblée à parler au peuple de Dieu en se servant des Saintes Écritures. Dans certaines branches des Frères, cette conviction va jusqu'au point de prétendre qu'il ne faut pas se préparer à l'avance pour prêcher, pour ne pas créer d'obstacle à cette liberté de direction par le Saint-Esprit. Ainsi, le rejet de la formation théologique et académique a fini par s'exprimer à travers des slogans tels que : « Je n'ai pas besoin de la formation des hommes ; j'ai le Saint-Esprit et la Parole de Dieu, et c'est suffisant ».

La création de l'Institut biblique Béthel

Cette attitude s'est répandue presque partout dans le monde parmi les frères, et même parfois ici au Québec. Malgré tout, plusieurs des ouvriers pionniers chez les Frères du Québec ont compris l'importance fondamentale de la formation biblique et théologique pour le développement des assemblées chrétiennes. Ils ont donc décidé de s'y consacrer malgré l'opposition.

Parmi les efforts de formation théologique et biblique impliquant les frères au Québec dans les 50 dernières années, il faut bien sûr mentionner l'Institut biblique Béthel de Lennoxville (aujourd'hui Parole de Vie Béthel). Cette école « a démarré en 1948 et bien qu'elle ait été interdénominationnelle depuis le départ, elle a toujours été en lien étroit avec les assemblées de frères. De nombreux ouvriers y ont été formés sur plusieurs dizaines d'années » (Strout, R., *Contre Vents et Marées*, p.82).

Mais, à part Béthel, il n'y a jamais

eu d'école de formation « officielle » pouvant servir toutes les assemblées dans leur ensemble. On parle plutôt de quelques efforts locaux et indépendants dans différentes régions du Québec dont Montréal, Cap-de-la-Madeleine, Québec, Chicoutimi et Jonquières pour ne nommer que celles-ci.

La mise en place de ProFAC

Cependant, au milieu des années 1990, un groupe de frères dévoués à la cause de la formation biblique et théologique a fondé ProFAC, un « Programme de Formation pour les Assemblées Chrétiennes ». Sur une période de près de quinze ans, ces hommes (principalement Douglas Virgint, Richard Strout et Jean Lépine) ont organisé des cours, des séminaires et des conférences de toutes sortes dans plusieurs régions du Québec. Ils ont construit leur programme à partir de leur propre bagage de connaissances et d'expériences accumulés au fil du temps, et ils ont également établi des collaborations avec d'autres programmes de formation tels SEMBEQ à Montréal et le Bible Training Centre for Pastors aux États-Unis.

Entre 2005 et 2008, le programme de ProFAC a passablement ralenti, principalement en raison d'une baisse d'intérêt générale pour les cours bibliques. Cependant, un groupe d'une vingtaine de croyants de la région de Québec désirent maintenir le cap et continuer sa formation. Il a alors demandé à Douglas Virgint, l'un des principaux fondateurs du programme ProFAC, de lui présenter un cours sur l'harmonie des Évangiles.

À ce moment-là (été 2008), je travaillais pour Publications Chrétiennes

à titre de réviseur de traductions. Douglas m'a alors confié le mandat de trouver du matériel pour construire un tel cours car ProFAC n'avait jamais enseigné une harmonie des Évangiles. J'avais moi-même été un étudiant assidu des cours ProFAC depuis les tout débuts du programme en 1995 et je donnais déjà quelques-uns des cours depuis 2001.

La naissance de l'École Théologique ProFAC

Quelques mois plus tard, en mars 2009, j'ai été recommandé à l'œuvre pour prendre en main à plein temps la réorganisation et le développement de ProFAC, avec le soutien du Groupe Réseau des Assemblées Chrétiennes Évangéliques au Québec. Ainsi est née l'École Théologique ProFAC.

Lors de mes recherches sur internet en vue de trouver des ressources pouvant nous aider à développer un cours sur l'harmonie des Évangiles, j'ai découvert le cours « Life of Christ » (La vie de Christ) offert par le Centre des Études à Distance de Moody Bible Institute (The Moody Distance Learning Center). J'ai suivi ce cours et après l'avoir complété, j'ai présenté à Moody une demande en bonne et due forme pour avoir la permission de le traduire et de l'offrir aux étudiants de ProFAC.



Cette entente, signée le 4 septembre 2008, a été le point de départ de la collaboration entre ProFAC et le Centre des Études à Distance de Moody Bible Institute. Depuis ce jour, ProFAC a reçu la permission de traduire et d'utiliser 23 cours de cette école prestigieuse.

L'importance du site web pour la formation à distance

C'est également en 2009 que j'ai créé le site web de l'École Théologique

ProFAC, qui a été amélioré à plusieurs reprises depuis. Ce site a la particularité d'offrir un programme de formation de 32 cours en téléchargement (dont 30 sont prêts à ce jour). Les cours sont regroupés en quatre catégories : Théologie, Ancien Testament, Nouveau Testament et Vie chrétienne. Ces cours sont offerts à un niveau correspondant plus ou moins au Baccalauréat, quoique nous n'utilisons pas ce titre par souci d'intégrité (car nous ne rencontrons pas le nombre d'heures de classe requis à cette fin). Mais les étudiants peuvent prendre les cours à trois niveaux différents : diplôme, certificat ou auditeur libre.

ProFAC offre présentement des cours décentralisés, des cours en téléchargement et des cours condensés



dans le cadre de notre programme Leaders en Formation (LEF), un programme dispensé principalement en ligne dans des sessions de 45 minutes deux fois par mois, complétées par deux journées intensives annuelles dans des églises locales.

Maintenant ProFAC dépasse les

frontières du Québec. En effet, ProFAC est devenu un programme de formation missionnaire. Grâce à notre format de cours électronique en fichier Mp3 avec notes en fichier PDF imprimable, le programme de ProFAC est à présent disponible partout dans le monde francophone grâce à notre site internet.

De plus, nous avons établi des collaborations dans les dernières années avec des missions étrangères qui nous permettent d'offrir notre programme

dans une dizaine de pays d'Afrique, en Haïti, et en Europe. **L'aspect missionnaire** du service de Christ a toujours été très important pour le mouvement des frères et ProFAC continue dans cette lignée, dans la branche de la formation, par la grâce de Dieu.

BROUILLET, GUY



BROUILLET, Guy, pasteur de l'Union d'Églises baptistes françaises du Canada depuis 1975, ordonné en 1984, aumônier militaire depuis 1992, né à Marieville (Montérégie) le 3 juillet 1947, de Léonel Brouillet et de Laurette Auclair. Il a épousé Louise Gauthier en 1971 et est décédé le 5 mai 2018 à l'âge de 70 ans.

Guy Brouillet est issu d'une famille canadienne-française protestante depuis cinq générations¹. Deuxième d'une famille de quatre garçons, il a grandi sur une ferme laitière. Il fréquente l'école de rang catholique et l'école anglaise primaire de Saint-Blaise. Il passe à l'institut Feller, tout en logeant chez ses grands-parents Adalbert et Alice Auclair. La connaissance de l'anglais acquise à travers cette formation lui a été d'un précieux secours par la suite.

Ses parents étaient profondément engagés dans l'Église évangélique baptiste de Marieville et leurs enfants participaient activement à la vie de cette communauté. Guy Brouillet a travaillé dans les programmes jeunesse, à l'école du dimanche comme moniteur puis comme surintendant, a fait partie du conseil des diacres et a pris part à d'autres activités encore. Son engagement comme disciple de Jésus-Christ et sa foi l'ont conduit à vouloir être baptisé par immersion à

l'âge de seize ans (1963).

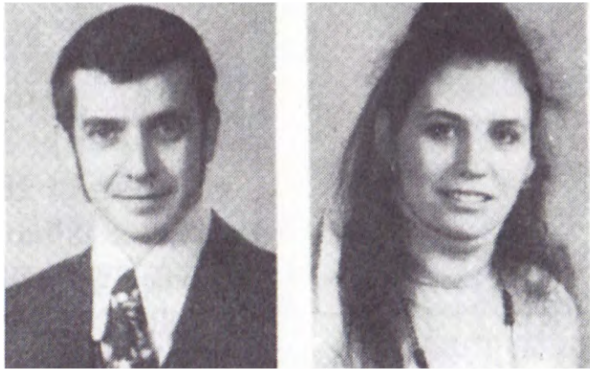
Après sa deuxième année à l'Institut Feller, il est retourné vivre chez ses parents poursuivant ses études secondaires à la Mountainview High de Saint-Hilaire qu'il a complétées en 1965. Il œuvre alors quelques années sur la ferme familiale puis s'engage chez un concessionnaire de machines agricoles pour qui il devient mécanicien diesel. Plus tard, au long de ses études et dans le ministère pastoral, il travaillera dans la construction, en forêt, et comme chauffeur d'autobus scolaire. En 1971, il épouse Louise Gauthier et leur fils Patrick naît en 1972.

Pourtant, le sentiment d'être appelé à travailler à l'œuvre du Seigneur comme il était de tradition familiale modifia son orientation. Il refusa un emploi prometteur et entreprit en 1974 des études à l'Institut biblique Béthel de Lennoxville et y obtint un certificat d'études bibliques en 1977. Après avoir fait un stage de deux ans à l'église baptiste de Rivière-du-Loup, il devient

1. On trouve dans sa famille Tréflé Brouillet (1832-1927), pasteur, Eva et Henri (1877-1962), enseignants, Alcide (1876-1952), pasteur, ainsi que plusieurs autres.

pasteur associé à l'Église évangélique baptiste de Québec (Limoilou). En 1980, il accepte d'être pasteur à celle de Valcourt où il œuvre jusqu'en 1982. Entre-temps, sa propre famille s'est agrandie avec la naissance de François (1979) et d'Émilie (1981).

Il reçoit alors l'appel de l'église baptiste évangélique de Québec pour servir le groupe de l'Islet. Cette cellule était née à la suite d'une demande de Jean-Pierre Caron d'avoir une étude biblique dans la région. Elle s'était développée en église-fille de Limoilou



Guy Brouillet, alors qu'il était pasteur de l'Islet avec son épouse Louise

toujours sous la direction de Guy Brouillet et était devenue l'Église évangélique baptiste du Comté de l'Islet. C'est au cœur de ces activités pastorales qu'il accepta d'être pasteur intérimaire de la communauté de Pinguet rattachée à l'Église Unie du Canada. Il le sera de 1982 à 1993, bien aimé de ses membres qui avaient connu avec lui enfin des cultes régulièrement célébrés par un pasteur. C'était pour eux une nouveauté après de nombreuses années de présence pastorale aléatoire.

En 1988, Guy Brouillet décide d'entreprendre des études de théologie à l'Institut Farel, un séminaire réformé près de la ville de Québec. Il y suivra un cours par semestre jusqu'en 1993, l'année de son déménagement dans la région de Montréal à la suite de la nouvelle orientation personnelle qu'il avait prise peu auparavant. Entre répondre à l'appel d'une église baptiste francophone à Moncton et étudier la théologie à la Faculté de théologie évangélique à Montréal, il

avait finalement opté pour ce dernier choix.

Peu avant de quitter Québec, afin de pallier des difficultés financières de son église et de l'Union des églises baptistes, il s'est enrôlé dans la milice comme aumônier militaire. Il s'occupera d'un camp de cadets à Valcartier à l'été 1992 puis à Cap-Chat l'été suivant. Il obtient le baccalauréat en théologie en 1995 et, cette même année, s'inscrit à la maîtrise. Durant ses années de formation à la Faculté de théologie évangélique, il sert aussi, à la demande du major Clifton, comme aumônier protestant de la base militaire de Saint-Hubert, trois jours par semaine. Après la fermeture de la garnison à cet endroit, il passe à Saint-Jean-sur-Richelieu à l'été 1996. Cela lui permet de gagner de quoi payer ses études à plein temps. Pendant celles-ci, il est également

professeur d'enseignement religieux protestant à la Commission scolaire des Hautes-Rivières (Saint-Jean-sur-Richelieu).

À l'obtention de son diplôme de M. Th. en 1999, il est embauché par la Faculté de Théologie Évangélique à Montréal en tant que Coordinateur des stages pour les candidats pastoraux. L'année suivante, il est remercié de ses services en raison du manque de fonds et de la non-rentabilité du nouveau programme. Par la suite, il a été prédicateur suppléant pour différentes églises protestantes.

À son décès le 5 mai 2018, Guy Brouillet pouvait faire valoir une activité pastorale de plus de quarante ans au Québec. Il avait travaillé avec les jeunes dans des camps chrétiens ou militaires et acquis ainsi des expériences irremplaçables de vie en pleine nature. Il avait été responsable d'une équipe de baptistes volontaires canadiens pour réparer les dégâts de l'Ouragan Gilbert en Jamaïque en 1989. Il avait représenté l'Union baptiste à différents conseils et unités.

Il avait créé du matériel pour des cours, préparé des manuscrits pour les émissions hebdomadaires de télévision par câble, servi d'animateur pour ces mêmes émissions, pour ne donner qu'un aperçu de ses nombreuses activités dans les domaines de l'éducation et de la formation.

C'est avant tout comme aumônier militaire qu'il a passé la dernière partie de sa vie. En effet, après avoir servi deux ans dans l'armée régulière comme aumônier à Montréal, il a rejoint les rangs des services au Personnel dans le Groupe de soutien de la Deuxième Division du Canada, comme Padre avec rang de capitaine. Elle opère à partir de trois sites principaux, Montréal, Valcartier et Saint-Jean. C'est à ce dernier qu'il a été affecté et il y a servi pendant près de 25 ans. Il passait à la Base le plus clair de son temps et s'investissait de bien des façons dans la vie des jeunes soldats et des officiers ainsi que de leurs familles grâce à disponibilité. Son supérieur, le Lieutenant-colonel Martin Larose, lui a ainsi rendu hommage : « *En tant que commandant, c'est toujours difficile de perdre un membre de son équipe, mais le padre Brouillet était plus que ça. Il était une personne engagée pour le bien-être collectif, [allant au-delà de] ses responsabilités premières. Toujours souriant, généreux de son temps, il partageait avec nous sa grande expérience et nous donnait des conseils très judicieux. Il était très apprécié par la « gang » des services au Personnel* » (dans le journal *Servir*). D'autres voix lui ont rendu ce dernier hommage : Homme de cœur et pasteur jusqu'à son dernier souffle, il a, par son écoute, sa sagesse et sa compassion, touché et béni des milliers de vies, des personnes de toutes provenances et de tous horizons.

Jean-Louis Lalonde

Sources

Divers documents fournis par le pasteur lui-même et par Marie-Claude Rocher, proche de la famille. D'autres témoignages se trouvent dans le journal *Servir* en ligne sous <http://www.journalservir.com/nouvelle.php?id=1348>.

Martin Luther King (1929-1968)

Commémoration des 50 ans de son assassinat

La commémoration des 50 ans de l'assassinat de Martin Luther King en 1968 a été soulignée partout dans le monde et même chez nous aux nouvelles comme une date significative dans la lutte contre la ségrégation raciale aux États-Unis. Bien qu'on s'éloigne de notre thème habituel, il nous a paru intéressant de rappeler que c'est au nom de son christianisme qu'il a joué un rôle dans l'émancipation des Noirs américains. Nous reprenons d'abord la biographie du pasteur présentée en ligne sur le site La Toupie.

Martin Luther King junior, né à Atlanta en 1929, est originaire d'une famille de pasteurs et bénéficie d'un milieu social plutôt favorable. En 1954, il devient pasteur baptiste et exerce à Montgomery, dans l'Alabama. En 1955, il prend la tête du mouvement de soutien à Rosa Parks, arrêtée par la police pour avoir refusé de céder sa place à un blanc dans un bus, et il lance un appel au boycott de la compagnie de bus de la ville. Malgré les intimidations, le boycott durera un an jusqu'à ce que la Cour Suprême donne tort à la compagnie.

L'impact médiatique de cette victoire amène Martin Luther King à fonder le SCLC (conférence des leaders chrétiens du sud) avec d'autres personnalités noires et à en devenir le président. Partisan de la non-violence, il décide d'étendre la lutte pour les droits civiques des Noirs à l'ensemble des États-Unis.

Inspiré par Henri-David Thoreau (1817-1862), auteur de *La désobéissance civique* et admirateur de Gandhi (1869-1948), Martin Luther King effectue en 1959 un voyage en Inde pour approfondir sa connaissance du Stya-graha, les principes de Gandhi.

En 1963, il est à la tête de grandes campagnes pour les droits civiques, le droit de vote des Noirs, la fin de la ségrégation, une meilleure éducation. Il est arrêté à plusieurs reprises. Dans son discours du 28 août 1963, « I have a dream », devant 250 000 personnes, il lance un appel pour un pays où tous



Martin Luther King à Washington en 1963

les hommes partageraient les mêmes droits dans la justice et la paix. La violence des forces de l'ordre (Bloody Sunday) et le harcèlement des ségrégationnistes face aux luttes pacifiques engendrent une vague de sympathie au sein de l'opinion publique pour le mouvement des droits civiques.

En 1964, Martin Luther King reçoit le Prix Nobel de la Paix dont il est le plus jeune lauréat. La plupart des droits pour lesquels il milite sont votés comme lois avec le Civil Rights Act de 1964 et le Voting Rights Act de 1965.

Après ses succès dans le sud des États-Unis, Martin Luther King s'installe à Chicago en 1966 et cherche à étendre le mouvement dans le nord du pays. Les manifestations qu'il organise à Chicago suscitent une réaction encore plus violente que dans le sud.

En 1967, il se déclare contre la guerre au Vietnam, estimant que les États-Unis « occupent le pays comme une colonie américaine ». Il s'engage dans la lutte contre la pauvreté et organise la « Campagne des pauvres » pour s'attaquer aux problèmes de justice économique.

Martin Luther King meurt assassiné par un ségrégationniste blanc le 4 avril 1968 à Memphis alors qu'il soutenait une grève d'éboueurs.

L'Internaute ajoute : Si sa mort prématurée l'a empêché d'agir contre la pauvreté, ses méthodes non violentes ont certainement été fondamentales pour l'accomplissement de l'égalité des droits tout en évitant de plonger le pays dans une guerre civile ou communautaire. Ayant toujours refusé de cé-

der à la tentation de la violence, Martin Luther King s'est imposé au même titre que Gandhi comme le symbole d'une lutte qui ne laisse pas la place aux armes. Ainsi, et malgré le déclin de son influence sur les dernières années de sa vie, 100 000 personnes lui rendent hommage lors de ses funérailles à Atlanta.

La lutte est loin d'être terminée puisqu'elle se poursuit encore 50 ans plus tard. Nous avons repris quelques réflexions de Sylvie Laurent sur King en 2015 :

En plus d'être militant non violent contre le racisme, il est aussi un critique acerbe du capitalisme américain, d'où sa lutte contre la pauvreté qu'il engendre.

C'était un idéaliste, mais aussi un fin politique. Il était convaincu d'une chose : le pouvoir est dans la rue. Pour lui, les manifestations collectives étaient aussi un moyen de rendre leur dignité aux exclus. D'être debout. D'oser dire qu'une loi est injuste. Il pense et pratique la désobéissance civile.

En 1983, Ronald Reagan décrète une Journée nationale Martin Luther King. Il récupère ainsi la figure de l'activiste pour en faire un symbole d'unité nationale, il le fait basculer dans le camp de l'Amérique bonne et juste, celle qui gagne toujours à la fin de l'histoire, qui se rachète ainsi.

Obama, le premier président noir, dira : « Je suis là parce qu'ils ont marché. » C'est assez juste, il a fallu des générations et des générations de militants pour qu'un Noir entre enfin à la Maison-Blanche.

Pourtant, le bilan du progrès racial, cinquante ans après King, est affligeant : un enfant de couleur sur cinq est pauvre, les mariages entre Noirs et Blancs ne représentent que 2 % des unions, la prison — qui a été un moyen d'émancipation pour King — est aujourd'hui le principal outil de répression et de criminalisation de la communauté noire. Et il y a moins de mixité scolaire aujourd'hui qu'en 1968.

Publications

Plusieurs livres produits par nos membres devraient être lancés en septembre. Nous préparons le recueil des cinq dernières années : *Bulletins 41-60 avec index* qui devrait être prêt à ce moment-là. *L'Histoire de l'église Saint-Jean* et la biographie d'*Edmond Guillet*, le fabricant de chapeaux de Marieville, devraient sortir de presse au cours de l'été.



Mémorial-Express, édition 2018

Voici les détails du circuit guidé en autocar organisé à l'occasion des 15 ans de la SHPFQ le 20 octobre prochain.

- 9 h Départ du Métro Longueuil (au 1010, rue de Sérigny, suivre indication rue Sérigny en sortant du métro)
Saint-Hyacinthe : Porte des maires, restaurant Le Parvis (ancienne église)
Saint-Pie : lieu de l'ancienne église à côté du restaurant l'Aumônière (ancien presbytère)
- 12 h Arrêt à la cidrerie Milton (produits du terroir, dégustation)
Pique-nique sur place, bistro pour ceux qui n'ont pas leur lunch
- 13 h 15 Départ vers Roxton Pond : Cimetière Bérée, Eglise Baptiste
Marieville : Église baptiste de Marieville (la plus vieille église franco-protestante en Amérique)
- 15 h 30 Retour à Longueuil
- Coût : 35 \$ (avant le 31 août 2018),
40 \$ (après le 31 août 2018), étudiants : 30 \$

Réservations : info@shpfq.org ou 514-655-7608

Apportez votre lunch !



**Invitation à la seizième
assemblée plénière de la SHPFQ
qui se tiendra le samedi
15 septembre 2018 à
10 heures à l'Église chrétienne
de Sainte-Thérèse, 2, Chemin
du Ravin, à Sainte-Thérèse.**



En matinée :

Assemblée générale, bilan de l'année et orientations nouvelles
Lancement du *Recueil des Bulletins 2013-2018*

Le midi :

repas dans un restaurant proche ou pique-nique pour ceux qui le désirent

En après-midi :

1. Conférence sur les débuts de la communauté mennonite de Sainte-Thérèse par Zacharie Richard
2. Visite des lieux du réveil local.
Il y aura des livres divers à vendre.

Une convocation officielle, l'itinéraire et le déroulement de la journée vous seront communiqués à la fin du mois d'août.

LE BULLETIN SHPFQ

ISSN 1712 - 5898

Dépôt légal : Bibliothèque nationale du Québec et Bibliothèque nationale du Canada

POUR JOINDRE LA SOCIÉTÉ

4824, chemin de la Côte-des-Neiges, bureau 301, Montréal (Québec), H3V 1G4
www.shpfq.org ou Richard Loughheed :

(514) 482-0086

RESPONSABLES
DU BULLETIN

Jean-Louis Lalonde: (514) 733-1783